Laissez-moi vous conter... et migrez vers une terre inconnue, vers mon île à moi

*Laissez-vous embarquer par l'auteur de la nouvelle sur une mer que vous ne connaissez pas*

Mon île à moi est entourée, vous ne pouviez le savoir, par la mer, au Nord, au Sud, à l’Est, à l’Ouest ; oui, ce n’est pas une presqu’île, ce qui serait plus pratique pour aller et venir. C’est une vraie île, à plus de 3000 km de toute autre terre habitée.

Pour y accéder ou en repartir, il y a plusieurs possibilités… théoriques.

Le moyen plus simple et le moins coûteux : la nage, mais les tentatives ont été plus que rares, et un seul a réussi, malgré l’absence de palme et de combinaison (je rigole), mais je vous raconterai qui est l’auteur de cet exploit et de sa galère (enfin c’est une image, car justement cet homme n’avait pas de galère pour le voyage).

Un autre moyen de transport, c’est la galère justement, mais vu la distance à parcourir, vu l’éloignement du reste du monde, aucun bateau n’y arrive, aucun bateau n’en part ; disons même qu’aucun port n’a été construit sur mon île préférée.

Quant à l’avion, 3 heures suffiraient depuis ou jusqu’à l’aéroport le plus proche, mais aucune compagnie n’a cherché à relier mon île par la voie des airs, et pour tout dire : sur mon île préférée il n’y a pas d’aéroport, ni même une piste pour décoller ou atterrir ; car il faut préciser que mon île n’est que pics, monts et collines. Enfin j’exagère : elle est une seule petite surélévation.

Je n’y ai pas trouvé non plus de mosquée pour pratiquer ; d’ailleurs aucune synagogue, aucune église, n’a été érigée sur mon île adorée. Alors j’ai cherché un endroit pour me nourrir autrement que spirituellement. Mais je n’ai pas dégoté de tripot, de resto. De ce fait, j’ai un peu faim, disons très faim : nager longtemps, ça creuse !

Car il faut vous dire que c’est moi qui ai réussi cet exploit de parcourir ces 3000 km, sans d’ailleurs que je sache, au départ du Maroc, qu’existait ce bout de terre salvateur et que ce rocher dont on peut faire le tour (ou plutôt dont moi seul fais le tour) en une minute, deviendrait mon point d’attache, mon île adorée, préférée, vous l’ai-je déjà dit ?

Comment sans compas, sans boussole, sans GPS, ai-je réussi à la relier dans le vaste océan ? Demandez à ma bonne étoile.

Ai-je ainsi évité, après le détroit de Gibraltar, d’être cueilli par la police espagnole et de moisir en tôle ? Ici au moins je suis libre. Mais libre de quoi ? De manger autre chose que du fruit de la mer ? Vous ai-je dit que mon île-rocher n’a la place pour aucune végétation ?

Libre de parler à mes voisins ? Ils sont trop loin, à 3000 km, car je suis seul sur mon bout de terre. Et dans mon barda, mon portable a été confisqué par le passeur : il faut avouer qu’il n’était pas vraiment sympathique avec nous les migrants, c’t homme-là ; enfin, quand je dis homme ! Je ne pense pas être raciste à dire que lui l’est, lui qui n’est pas noir comme nous. En tout cas, quand nous avons été passés par-dessus bord, il nous a tiré dessus ; c’est pour ça qu’au lieu de nager vers la rive-point de départ, nous avons dû nous éloigner au large : très vite je me suis retrouvé seul à nager dans une eau rougeoyante, avec l’énergie du désespoir.

Je suis fier de mon pays, pas fier d’avoir dû le quitter, mais trop de misère, trop de chômage, ça décourage, et au désert on est souvent abusé par le mirage de croire que l’herbe existe meilleure sur le pré d’à côté : on s’imagine qu’on va être moins malheureux sur un autre continent, peut-être même carrément heureux, intégré, et essayer de comprendre ce qu’une certaine déclaration écrivait : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits…» Moi et les miens n’avions même pas le strict nécessaire ; alors imaginez après qu’on se soit saigné pour donner au passeur ! Si nous n’avons jamais eu la moindre fortune, j’ai quand même eu la bonne fortune de passer à travers l’épidémie d’Ebola. Et si ma femme en est morte avant de me donner des enfants, elle avait eu la chance de ne pas être impotente comme moi, à cause de la polio. Malgré toutes mes galères, je suis sûr d’être né sous une bonne étoile :

En effet, je m’appelle Younès, votre Jonas à vous. N’était-ce pas prémonitoire ? Car j’ai été recueilli par une baleine, selon l’histoire de votre Bible. J’ai ainsi évité, pour relier mon île devenue ma préférée, de marcher sur les eaux comme un certain ou de couler comme tous mes frères migrants du sinistre voyage, preuve qu’on trouve toujours plus malheureux que soi.

Comme ça fait un petit bail que je suis Jonas-Robinson, seul sur mon île-confetti-à-moi, et avant qu’elle ne devienne ma détestée, je vous envoie ce mot dans une bouteille (quel heureux hasard de trouver des déchets sur la rive !) et j’attends du secours de vous qui venez de me lire, après la dérive de ce flacon salvateur.

Mais comment venir à mon île, sans port pour qu’accoste votre bateau, sans aéroport pour qu’atterrisse votre avion ? Et tout d’abord, comment repérer ma minuscule miette de terre, inconnue de toute carte, même des explorateurs ? En effet, j’ai oublié de vous dire qu’elle venait de se former par une éruption volcanique, et que la lave commence juste à refroidir ; aussi ai-je vraiment de la chance dans mon malheur, car arrivé une heure plus tôt, j’aurais été brûlé vif ; un jour avant, l’îlot n’existait pas encore, et la baleine se serait épuisée à me trouver une autre terre d’exil. Mais existe-t-il une terre d’asile pour accueillir les migrants ?

Un indice : la carte du ciel me fait penser que je ne suis pas dans l’hémisphère sud ; mais Atlantique Ouest, Nord-Ouest, je ne sais ? Je suis juste sûr d’être à 3000 km (vous l’ai-je dit ?), car à bord d’une baleine à bosse, à bosse des maths, c’est un jeu d’enfant de calculer la distance parcourue : Sachant le nombre d’heures de traversée et la vitesse de déplacement du véhicule marin…

Ne m’oubliez pas : il ne faudrait pas que l’éloignement géographique soit synonyme de "loin des yeux, loin du cœur", sinon je crèverais de solitude. Si le migrant a place dans votre cœur, prions ensemble mon saint à moi, Jonas, ou votre sainte à vous, Rita, car mon cas paraît désespéré, pour que nous trouvions un moyen de nous contacter. Qui cherche trouve ! Le premier qui trouve, envoie à l’autre, par bouteille interposée, la solution au problème du migrant que je suis.

Je suis avare, pas des richesses (je ne sais pas ce que c’est), mais de questions ; une seule me trotte dans la tête depuis un moment : pourquoi tant d’injustices, d’inégalités ? Si, quand même, j’ai une autrequestion (peut-être aussi la vôtre ?), mais elle est corollaire : Pourquoi la baleine ne m’a-t-elle pas déposé sur une côte française, car mon p’tit doigt me dit que la bouteille a échoué chez vous ? En fait je crois que mon mammifère marin sauveur aura plus d’humanité que beaucoup d’humains, car je l’ai entendu susurrer : « Je viens bientôt ». Oui, c’est ça : ma baleine préférée-à-moi vient me rechercher, pour me déposer chez vous qui lisez cette lettre. Et vous serez tellement bons que vous saurez bien m’accueillir, moi, noir, sale, mal habillé, pauvre, impotent, sans diplôme, sans travail, sans papier, mais pas sans religion ; d’ailleurs je suis avide d’en connaître une autre et d’être choyé par le bon Samaritain de votre Bible, qui dit que se faire proche de celui qui a besoin, c’est comme L’aimer, Lui.

Laissez-moi vous conter, et migrez…

Ne laissez pas en compte l’émigré.

« Tu n’opprimeras pas l’immigré : vous savez bien ce qu’est sa vie,

car vous avez été, vous aussi, des immigrés au pays d’Égypte » (Ex 23,9).

P.S. J’ai dû être inspiré par WELCOME, un beau film primé par le Parlement européen et qui m’a marqué. Regardez-le, il vous marquera sûrement. Mais la réalité dépasse la fiction.